

LA VOISINE.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée ; et , comme je le croi ,
Sans se blesser... Vous riez ?

LA FEMME.

C'était moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'était le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en courroux,
Qui le portait de la fille ou de vous ?
C'est là le point ; car monsieur votre époux
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME.

Qui ? c'était moi. Votre tête est bien dure.

LA VOISINE.

Ah ! c'est assez. Je ne m'informe plus :
J'ai pourtant l'œil assez bon , ce me semble :
J'aurais juré que je les avais vus
En ce lieu-là se divertir ensemble.
Mais excusez ; et ne la chassez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chasser ? j'en suis très-bien servie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous ! C'est justement le cas.
Vous en tenez , ma commère , m'amie.

VII. LA GAGEURE

DES TROIS COMMÈRES.

OÙ SONT DEUX NOUVELLES TIRÉES DE BOCCACE.

Après bon vin , trois commères un jour
S'entretenaient de leurs tours et prouesses.
Toutes avaient un ami par amour ,
Et deux étaient au logis les maîtresses.
L'une disait : J'ai le roi des maris ;
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas partout m'ébattre :
Avec ce tronc j'en ferais un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin
Pour lui prouver que trois et deux font quatre.
Par mon serment ! dit une autre aussitôt ,
Si je l'avais , j'en ferais une éternelle ;
Car , quant à moi , du plaisir ne me chaut ,

¹ Ne me soucie , du verbe *chaloir*.

A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.

Votre époux va tout ainsi qu'on le meine¹ ;
Le mien n'est tel , j'en rends grâce à Dieu.

Bien saurait prendre et le temps et le lieu ,
Qui tromperait à son aise un tel homme.

Pour tout cela ne croyez que je chomme² ;
Le passe-temps en est d'autant plus doux ;

Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrais contre aucune de vous ,

Qui vous vantez d'être si bien loties ,
Avoir troqué de galant ni d'époux.

Sur ce débat , la troisième commère
Les mit d'accord ; car elle fut d'avis

Qu'Amour se plait avec les bons maris ,
Et veut aussi quelque peine légère.

Ce point vidé , le propos s'échauffant ,
Et d'en conter toutes trois triomphant ,

Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles ?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?

Laissons à part les disputes frivoles :
Sur nouveaux frais attrapons nos époux.

Le moins bon tour payera quelque amende.

Nous le voulons , c'est ce que l'on demande ,
Dirent les deux. Il faut faire serment

Que toutes trois , sans nul déguisement ,
Rapporterons , l'affaire étant passée ,

Le cas au vrai ; puis pour le jugement
On en croira la commère Macée.

Ainsi fut dit , ainsi l'on l'accorda.
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus était contrainte
Aimait alors un beau jeune garçon ,

Frais , délicat , et sans poil au menton ;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.

Les pauvres gens n'avaient de leurs amours
Encor joui , sinon par échappées :

Toujours fallait forger de nouveaux tours ,
Toujours chercher des maisons empruntées.

Pour plus à l'aise ensemble se jouer ,
La bonne dame habille en chambrière

Le jouvenceau , qui vient pour se louer ,
D'un air modeste , et baissant la paupière.

Du coin de l'œil l'époux le regardait ,
Et dans son cœur déjà se proposait

De rehausser le linge de la fille.
Bien lui semblait , en la considérant ,

N'en avoir vu jamais de si gentille.

¹ La Fontaine a écrit *meine* , au lieu de *mène* , pour la rime.

² *Chomme* est ainsi écrit dans toutes les éditions du temps de la Fontaine.

On la retient , avec peine pourtant.

Belle servante , et mari vert galant ,
C'était matière à feindre du scrupule.

Les premiers jours , le mari dissimule ,
Détourne l'œil , et ne fait pas semblant

De regarder sa servante nouvelle ;
Mais tôt après il tourna tant la belle ,

Tant lui donna , tant encor lui promit ,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre ;

Et de jeu fait , à dessein de le prendre ,
Un certain soir la galande¹ lui dit :

Madame est mal , et seule elle veut être
Pour cette nuit. Incontinent le maître

Et la servante ayant fait leur marché ,
S'en vont au lit ; et le drôle couché ,

Elle en cornette et dégrafant sa jupe ,
Madame vient. Qui fut bien empêché ?

Ce fut l'époux , cette fois pris pour dupe.
Oh ! oh ! lui dit la commère en riant ,

Votre ordinaire est donc trop peu friand
A votre goût ? eh ! par saint Jean ! beau sire ,

Un peu plus tôt vous me le deviez dire ;
J'aurais chez moi toujours eu des tendrons.

De celui-ci , pour certaines raisons ,
Vous faut passer ; cherchez autre aventure.

Et vous , la belle au dessein si gaillard ,
Merci de moi , chambrière d'un liard ,

Je vous rendrai plus noire qu'une mère.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi !

J'en suis d'avis , non pourtant qu'il m'en chaille² ;
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :

Grâces à Dieu , je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue ;

Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laissons ce point ; je sais un bon moyen :

Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ! dirait-on qu'elle y touche ?

Vite , marchons ; que du lit où je couche
Sans marchander on prenne le chemin :

Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'était le scandale et la honte ,

Je vous mettrais dehors en cet état.
Mais je suis bonne , et ne veux point d'éclat :

Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir ; et vous jure ma foi

Que nuit et jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes ,

Puisque je puis empêcher tous vos tours ?

La chambrière , écoutant ce discours ,
Fait la honteuse , et jette une ou deux larmes ;

¹ *Galante* dans toutes les éditions modernes , mais à tort.

Voyez la note page 166.

² Qu'il m'en soucie , du verbe *chaloir*.

Prend son paquet , et sort sans consulter ;

Ne se le fait pas deux fois répéter ;
S'en va jouer un autre personnage ;

Fait au logis deux métiers tour à tour ;
Galand de nuit , chambrière de jour ,

En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux

Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul , notre couple amoureux

D'un temps si doux à son aise profite :
Rien ne s'en perd ; et des moindres moments

Bons ménagers furent nos deux amants ,
Sachant très-bien que l'on n'y revient guères.

Voilà le tour de l'une des commères.

L'autre , de qui le mari croyait tout ,
Avecque lui sous un poirier assise ,

De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.

Leur grand valet près d'eux était debout ,
Garçon bien fait , beau parleur , et de mise ,

Et qui faisait les servantes trotter.
La dame dit : Je voudrais bien goûter

De ce fruit-là ; Guillot , monte , et secoue
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.

Grimpé qu'il est , le drôle fait semblant
Qu'il lui paraît que le mari se joue

Avec la femme : aussitôt le valet ,
Frottant ses yeux comme étonné du fait :

Vraiment , monsieur , commence-t-il à dire ,
Si vous vouliez madame caresser ,

Un peu plus loin vous pouviez aller rire ,
Et , moi présent , du moins vous en passer.

Ceci me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !

Si d'un valet vous ne faites nul cas ,
Vous vous devez du respect à vous-même.

Quel taon vous point ? attendez à tantôt ;
Ces privautés en seront plus friandes :

Tout aussi bien , pour le temps qu'il vous faut
Les nuits d'été sont encore assez grandes.

Pourquoi ce lieu ? vous avez pour cela
Tant de bons lits , tant de chambres si belles !

La dame dit : Que conte celui-là ?
Je crois qu'il rêve : où prend-il ces nouvelles ?

Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?
Descends , descends , mon ami , tu verras.

Guillot descend. Hé bien ! lui dit son maître ,
Nous jouons-nous ?

GUILLOT.

Non pas pour le présent.

LE MARI.

Pour le présent ?

GUILLOT.

Oui, monsieur ; je veux être
Écorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudrait laisser cette sornette,
Je te le dis ; car elle sent les coups.

LE MARI.

Non, non, m'amie ; il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit ?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu ?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répète,
Vous et monsieur qui dans ce même endroit
Jouiez tous deux au doux jeu d'amourette ;
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME.

Voire¹ charmé ! tu nous fais un beau conte !

LE MARI.

Je le veux voir, vraiment ; faut que j'y monte :
Vous en saurez bientôt la vérité.

Le maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maîtresse.
L'époux, qui voit comme l'on se caresse,
Crie, et descend en grand'hâte aussitôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire,
Et toutefois il ne put si bien faire
Que son honneur ne reçût quelque échec.
Comment ! dit-il, quoi ! même à mon aspect !
Devant mon nez ! à mes yeux ! Sainte dame,
Que vous faut-il ? qu'avez-vous ? dit la femme.

LE MARI.

Oses-tu bien le demander encor ?

LA FEMME.

Et pourquoi non ?

LE MARI.

Pourquoi ? N'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie ?

¹ Vraiment.

LA FEMME.

Ah ! c'en est trop ; parlez mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi ! ce coquin ne te caressait pas ?

LA FEMME.

Moi ? vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendrait donc ce cas ?
Ai-je perdu la raison ou la vue ?

LA FEMME.

Me croyez-vous de sens si dépourvue,
Que devant vous je commis un tel tour ?
Ne trouverais-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avais envie ?

LE MARI.

Je ne sais plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'époux remonte, et Guillot recommence.
Pour cette fois le mari voit la danse
Sans se fâcher, et descend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes :
C'est ce poirier, il est ensorcelé.

Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé :
Cours au logis ; dis qu'on le vienne abattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement
Quel si grand crime a ce poirier pu faire.
La dame dit : Abattez seulement ;
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire.
Par ce moyen la seconde commère
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisième fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquaient non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étaient nouveaux déduits¹ :
Notre donzelle y tenait sa partie.
Un sien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier
S'il n'était libre, à la dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle ; et pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduit.
Jà de par moi ne manquera l'affaire.

¹ Plaisirs d'amour.

De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. Aussitôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit,
Car pour époux elle avait pris un homme
Qui ne faisait en voyages grands frais :
Il n'allait pas querir pardons à Rome,
Quand il pouvait en rencontrer plus près ;
Tout au rebours de la bonne donzelle,
Qui, pour montrer sa ferveur et son zèle,
Toujours allait au plus loin s'en pourvoir.
Pèlerinage avait fait son devoir
Plus d'une fois ; mais c'était le vieux style :
Il lui fallait, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare et moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dès ce soir
Un brin de fil qui rendait à la porte
De la maison ; et puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
(On appelait son mari de la sorte).
Elle fit tant, qu'Henriet se tournant
Sentit le fil. Aussitôt il soupçonne
Quelque dessein, et, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne ;
Se lève enfin, et sort tout doucement,
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui semblaient ; suit le fil dans la rue ;
Conclut de là que l'on le trahissait ;
Que quelque amant que la donzelle avait
Avec ce fil par le pied la tirait,
L'avertissant ainsi de sa venue ;
Que la galande aussitôt descendait,
Tandis que lui pauvre mari dormait.
Car autrement, pourquoi ce badinage ?
Il fallait bien que messer cocuage
Le visitât ; honneur dont, à son sens,
Il se serait passé le mieux du monde.
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents ;
Hors la maison fait le guet et la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avait sur le derrière
De quoi pouvoir introduire l'ami :
Il le fut donc par une chambrière.
Tout domestique, en trompant un mari,
Pense gagner indulgence plénière.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne dame et le jeune muguet
En sont aux mains, et Dieu sait la manière.
En grand soulas² cette nuit se passa.
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa :
Tout fut des mieux, grâce à la servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,

¹ Soulas ou solas, divertissement, contentement, de solatium.

Que le galand tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit sa place, et dit que la migraine
L'avait contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après la commère ne faut
De mettre un fil ; Berlinguier aussitôt
L'ayant senti, rentre à la même peine,
Court à son poste, et notre amant au sien.
Renfort de joie : on s'en trouva si bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse ;
Et Berlinguier, prenant la même excuse,
Sortit encore, et fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénouement ;
Trois actes eut sans plus la comédie.

Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussitôt fut tiré
Par un des siens, sur qui l'époux se rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet,
Et ne sachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux ;
Dit qu'il venait trouver la chambrière ;
Qu'avec ce fil il la tirait à soi
Pour faire ouvrir ; et que depuis naguère
Tous deux s'étaient entre-donné la foi.

C'est donc cela, poursuivit la commère
En s'adressant à la fille, en colère,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce stratagème
Votre galant. Or bien, c'est votre époux !
A la bonne heure ! il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,
Dit qu'il fallait au lendemain attendre.

On les dota l'un et l'autre amplement ;
L'époux, la fille ; et le valet, l'amant⁴ :
Puis au moutier le couple s'alla rendre,
Se connaissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.

Lequel vaut mieux ? Pour moi, je m'en rapporte⁵.
Macée, ayant pouvoir de décider,

⁴ Ellipse. C'est-à-dire, l'époux dota la fille, et l'amant dota le valet.⁵ Ellipse. Je m'en rapporte au lecteur, aux plus habiles que moi.

Ne sut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à résoudre était forte.
Toutes avaient eu raison de gagner.
Le procès pend, et pendra de la sorte
Encor longtemps, comme l'on peut juger.

VIII. LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Plus d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré
Lorsque l'on met une fille en ménage.
Les père et mère ont pour objet le bien;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards appariés;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, et mêmes chiens couplés:
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris; car ce serait merveille
Si sans cela la charrue allait bien.
Comment pourrait celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.

On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, et maint jour fériable,
Et du devoir crut s'échapper par là.
Très-lourdement il errait en cela.

Cettui Richard était juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des lois,
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grise
Montrait assez qu'il devait faire choix
De quelque femme à peu près de même âge;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux séante, et la plus jeune d'ans
De la cité; fille bien alliée,
Belle surtout: c'était Bartholomé
De Galandi, qui parmi ses parents
Pouvait compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile;
Et l'on disait communément de lui
Que ses enfants ne manqueraient de pères.
Tel fait métier de conseiller autrui,
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.

Quinzica donc n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'était Bartholomé,

* Qui doit être fêté.

Pour s'excuser et pour la contenir,
Ne rencontrait point de jour en l'année,
Selon son compte et son calendrier,
Où l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen; chose aux vieillards commode,
Mais dont le sexe abhorre la méthode.

Quand je dis point, je veux dire très-peu:
Encor ce peu lui donnait de la peine.
Toute en férie il mettait la semaine,
Et bien souvent faisait venir en jeu
Saint qui n'eût jamais dans la légende.
Le vendredi, disait-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait:
Pareillement il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une âme bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusait:
Et quand venait aux fêtes solennelles,
C'était alors que Richard triomphait,
Et qu'il donnait les leçons les plus belles.
Longtemps devant toujours il s'abstenait;
Longtemps après il en usait de même;
Aux quatre-temps autant il en faisait,
Sans oublier l'ayant ni le carême.

Cette saison pour le vieillard était
Un temps de Dieu; jamais ne s'en lassait.
De patrons même il avait une liste:
Point de quartier pour un évangeliste,
Pour un apôtre, ou bien pour un docteur;
Vierge n'était, martyr, et confesseur,
Qu'il ne chommât; tous les savait par cœur.
Que s'il était au bout de son scrupule,
Il alléguait les jours malencontreux,
Puis les brouillards, et puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.

La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grâce spéciale,
Notre docteur régala sa moitié,
Petitement; enfin c'était pitié.
A cela près, il traitait bien sa femme:
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquaient à la dame.
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée:
Droit au solide allait Bartholomé.

Son seul plaisir dans la belle saison,
C'était d'aller à certaine maison

* Ainsi écrit dans toutes les éditions du temps de la Fontaine.

Que son mari possédait sur la côte:
Ils y couchaient tous les huit jours sans faute.
Là, quelquefois sur la mer ils montaient,
Et le plaisir de la pêche goûtaient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade
Bartholomé et messer le docteur
Preignent chacun une barque à pêcheur,
Sortent sur mer; ils avaient fait gageure
A qui des deux aurait plus de bonheur,
Et trouverait la meilleure aventure
Dedans sa pêche, et n'avaient avec eux,
Dans chaque barque, en tout, qu'un homme ou deux.
Certain corsaire aperçut la chaloupe
De notre épouse, et vint avec sa troupe
Fondre dessus, l'emmena bien et beau;
Laissa Richard: soit que près du rivage
Il n'osât pas hasarder davantage;
Soit qu'il craignit qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir: car il aimait la joie
Plus que l'argent, et toujours avait fait
Avec honneur son métier de corsaire;
Au jeu d'amour était homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons:
On n'en voit point qui les fêtes allègue
Or tel était celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monègue.

La belle fit son devoir de pleurer
Un demi-jour, tant qu'il se put étendre.
Et Pagamin de la reconforter;
Et notre épouse à la fin de se rendre.
Il la gagna: bien savait son métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon apôtre,
Dix mille fois plus corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avait sa rançon toute prête:
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer;
Car là n'était ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge partout, et sans nul jour ouvrable:
De la ceinture on le lui fit tomber;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.

Notre légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse était toujours fidèle,
Entière, et chaste; et que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendrait la belle.

* Dans les anciens calendriers manuscrits, les jours de fêtes sont toujours écrits en encre rouge; et autrefois on les imprimait aussi toujours ainsi.

De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit: Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort; je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chère moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainsi pleine!
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon votre désir.
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre:
Car si j'allais vous en prendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me serait une espèce de blâme.
Ces jours passés, je pris certaine dame
Dont les cheveux sont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune, et fraîche.
Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu:
Reprenez-la, rien ne vous en empêche.

Richard reprit: Vous parlez sagement,
Et me traitez trop généreusement.
De son métier il faut que chacun vive:
Mettez un prix à la pauvre captive:
Je le paierai comptant, sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire:
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourrait faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Serait-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté? non sera, sur mon âme:
Vous le verrez. Car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai; ne craignant qu'un seul point,
C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.

On fait venir l'épouse tout à l'heure,
Qui froidement, et ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paraître,
Sans témoigner seulement le connaître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.

Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse
Devant les gens; et sa joie amoureuse
N'ose éclater: soyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étais seul, elle serait sautée.

Pagamin dit: Qu'il ne tienne à cela;
Dedans sa chambre allez, conduisez-la.
Ce qui fut fait; et la chambre fermée,
Richard commence: Eh! là, Bartholomé,

Comme tu fais ! je suis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de sa femme.
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chère âme,
En mon visage un si grand changement ?
C'est la douleur de ton enlèvement
Qui me rend tel ; et toi seule en es cause.
T'ai-je jamais refusé nulle chose,
Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtements ?
En était-il quelqu'une de plus brave ?
De ton vouloir ne me rendais-je esclave ?
Tu le seras, étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?

Ce qu'il pourra, répondit brusquement
Bartholomée. Est-il temps maintenant
D'en avoir soin ? s'en est-on mis en peine
Quand, malgré moi, l'on m'a jointe avec vous ?
Vous, vieux penard ; moi, fille jeune et drue,
Qui méritais d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'hymen a de doux ?
Pour cet effet j'étais assez aimable,
Et me trouvais aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs que j'en étais capable.
Or est le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari qui pour toute chanson
N'a jamais eu que ses jours de férie ;
Mais Pagamin, sitôt qu'il m'eut ravie,
Me sut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous
Laissez-moi donc, monsieur mon cher époux ;
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne sont point en usage
Chez Pagamin ; je vous en avertis.
Vous et les miens avez mérité pis :
Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant ; eux, pour s'être mépris,
En préférant les légères amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne sait loi, ni digeste, ni code ;
Et cependant très-bonne est sa méthode.
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en sus comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend et vous touche :
Mais faire ici de la petite bouche¹
Ne sert de rien : l'on n'en croira pas moins.
Et puis qu'enfin nous voici sans témoins,
Adieu vous dis, vous et vos jours de fête.
Je suis de chair ; les habits rien n'y font :
Vous savez bien, monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires sont.

¹ Mieux parée.

² Faire mystère ou scrupule.

A tant se tut. Richard, tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée, ayant ses hontes bues,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.

Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours de là ;
Et Pagamin prit à femme sa veuve.
Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis l'un et l'autre à l'épreuve.

Belle leçon pour gens à cheveux gris !
Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante
Car, en ce cas, messieurs les favoris
Font leur ouvrage, et la dame est contente.

IX. A FEMME AVARE GALANT ESCR

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Qu'un homme soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratuit est mort ; plus d'amour sans payer :
En beaux louis se content les fleurettes.
Ce que je dis des coquettes s'entend.
Pour notre honneur, si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.

Je choisirai pour exemple Gulphar.
Le drôle fit un trait de franc soudard ;
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans déboursier, escroquant la chrétienne.
Notez ceci, et qu'il vous en souviennne,
Galants d'épée ; encor bien que ce tour
Pour vous styler soit fort peu nécessaire :
Je trouverais maintenant à la cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avais affaire.

Celui-ci donc chez sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle était jeune, et belle créature ;
Plaisait beaucoup, fors² un point qui gâtait
Toute l'affaire, et qui seul rebutait
Les plus ardents : c'est qu'elle était avare.
Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.
Je l'ai ja dit, rien n'y font les soupirs :
Celui-là parle une langue barbare,

¹ Ainsi.

² Excepté.

Qui l'or en main n'explique ses desirs.
Le jeu, la jupe, et l'amour des plaisirs,
Sont les ressorts que Cupidon emploie :
De leur boutique il sort chez les François
Plus de cocus que du cheval de Troie
Il ne sortit de héros autrefois.

Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun sait ce que c'est
Que de parler ; le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainsi la chose.
Gulphar donc parle, et si bien qu'il propose
Deux cents écus. La belle l'écouta ;
Et Gasparin à Gulphar les prêta
(Ce fut le bon), puis aux champs s'en alla,
Ne soupçonnant aucunement sa femme.
Gulphar les donne en présence de gens.
Voilà, dit-il, deux cents écus comptants,
Qu'à votre époux vous donnerez, madame.
La belle crut qu'il avait dit cela
Par politique, et pour jouer son rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de son mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit, ce jour et les suivants
Pour son argent, et même avec usure.
A bon payeur on fait bonne mesure.

Quand Gasparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, son épouse présente :
J'ai votre argent à madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun besoin, comme je l'avais cru ;
Déchargez-en votre livre, de grâce.
A ce propos, aussi froide que glace,
Notre galande avoua le reçu.
Qu'eût-elle fait ? on eût prouvé la chose.
Son regret fut d'avoir enflé la dose
De ses faveurs : c'est ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit !
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Contre ce cas, le corner dans la ville,
Le publier, le prêcher sur les toits.
De l'en blâmer il serait inutile :
Ainsi vit-on chez nous autres François.

X. ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES.

Certain jaloux, ne dormant que d'un œil,
Interdisait tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la dame,
Il avait fait un fort ample recueil

De tous les tours que le sexe sait faire.
Pauvre ignorant ! comme si cette affaire
N'était une hydre, à parler franchement !
Il captivait sa femme cependant,
De ses cheveux voulait savoir le nombre
La faisait suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittait aussi peu que son ombre.
Ce fou tenait son recueil fort entier :
Il le portait en guise de psautier,
Croyant par là cocuage hors de gamme.
Un jour de fête, arrive que la dame,
En revenant de l'église, passa
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jeta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa. La pauvre créature,
Toute vilaine, entra dans le logis.
Il lui fallut dépouiller ses habits.
Elle envoya querir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette douagna²,
Qui hors d'haleine à monsieur raconta
Tout l'accident. Foin ! dit-il, celui-là
N'est dans mon livre, et je suis pris pour dupe :
Que le recueil au diable soit donné !
Il disait bien ; car on n'avait jeté
Cette immondice, et la dame gâtée,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
Pour éloigner son dragon quelque temps.
Un sien galant, ami de là dedans,
Tout aussitôt profita de la ruse.

Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil :
Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres.
Maris jaloux, brûlez votre recueil,
Sur ma parole, et faites-en des cendres.

XI. LE VILLAGEOIS

QUI CHERCHE SON VEAU.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES.

Un villageois ayant perdu son veau
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, et pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvencau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche,
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,

¹ C'est-à-dire il la tenait captive, ou en captivité ; c'est le sens simple de ce mot, qui n'est plus guère employé que dans un sens figuré.

² C'est le mot espagnol pour duéña, un peu défiguré : il s'écrit duena, et se prononce douéña.